

Un manuscrit démoniaque et un archiviste possédé hantent l'intense « Guerre et Guerre », du romancier hongrois László Krasznahorkai

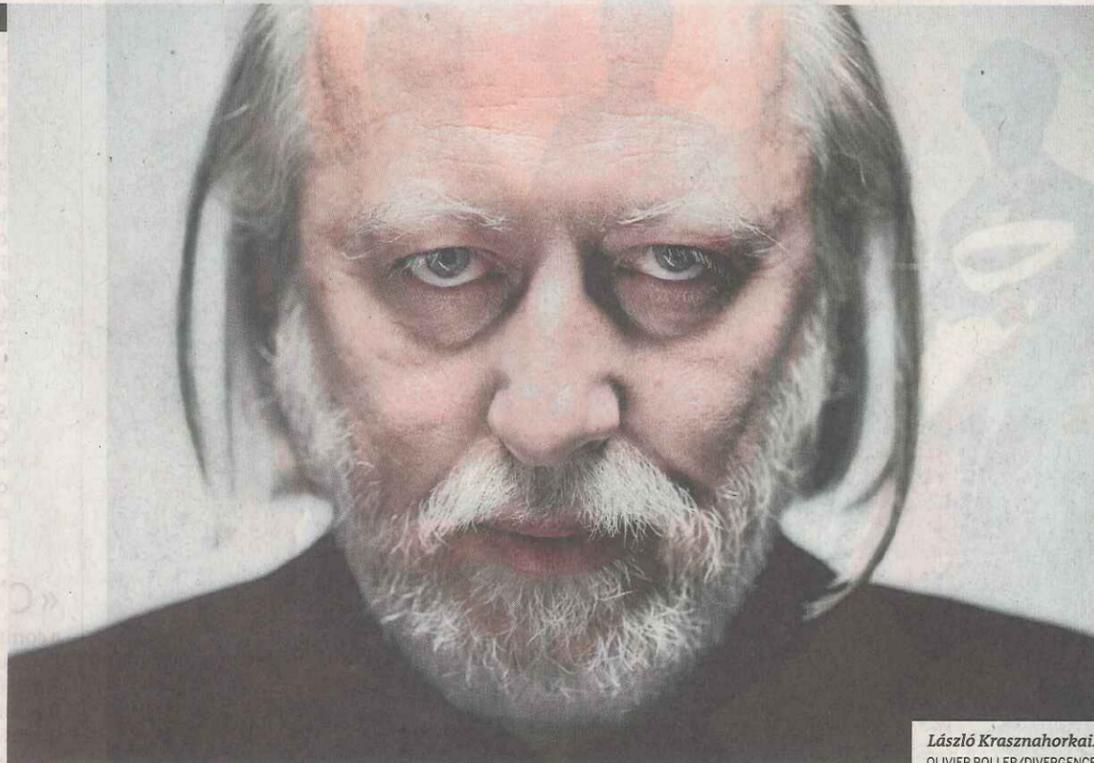
## Prophète de malheur

NILS C. AHL

Si'il fallait choisir un livre pour réduire en pièces la réputation d'auteur difficile du Hongrois László Krasznahorkai, ce serait probablement *Guerre et Guerre*. Car la douce obscurité constante qui baigne ce texte n'est pas celle du sens, mais l'ombre projetée par son personnage principal. *Guerre et Guerre* est un crépuscule, la fuite et le surgissement d'une lumière fragile : il n'y a rien d'impénétrable, ici, au contraire. Il suffit justement d'y plonger, de s'y laisser prendre, de se laisser faire par la longue phrase de László Krasznahorkai, sombre et sensuelle. Il faut aller au plus près de ses replis à contre-jour, de ses courbes pleines de brouillard. Car on se rend compte qu'il n'en est rien et que tout est très clair. Tous les détails sont limpides, toutes les variations, perceptibles. Dans *Guerre et Guerre*, le lecteur ne s'égare jamais – jusqu'à la dernière page.

Etrangement, Korim non plus, ce qui n'était pas gagné. Le personnage de petit archiviste hongrois au cœur de ce livre, extralucide et délirant (ce qui revient au même), se présente pourtant comme un homme paniqué à l'idée de perdre sa tête – au sens propre. Bouleversé par la découverte d'un mystérieux manuscrit, il vient de comprendre qu'il n'a jamais rien compris à rien. Il se donne alors pour mission de tout abandonner pour transmettre la bonne parole, de la communiquer au monde et pour l'éternité. Il part alors à New York, le « centre du monde », et retranscrit intégralement l'ouvrage en ligne – parce qu'Internet, « c'est l'éternité ». La narration alterne entre les pérégrinations de Korim et l'étrange voyage dont le manuscrit rend compte : quatre figures angéliques vont d'une époque à l'autre et voient inmanquablement l'esprit de la guerre l'emporter sur la vie, que ce soit à en Crète, à Cologne, à Venise, etc. Korim, lui, échoue à Schaffhausen, en Suisse, sur la façade d'un musée d'art moderne.

La logique de *Guerre et Guerre* lui est propre. Le lecteur doit accepter de se plonger entièrement dans ce livre comme Korim dans son manuscrit. Publié à Budapest en 1999, *Guerre et Guerre* est probablement l'un des chefs-d'œuvre de László Krasznahorkai, né en 1954, auteur du *Tango de Satan* et de *La Mélancolie de la résistance* (Gallimard, 2000 et 2006), adaptés en (très) longs-métrages par son compatriote, le réalisateur Béla Tarr (*Le*



László Krasznahorkai.  
OLIVIER ROLLER/DIVERGENCE

*Tango de Satan, Les Harmonies Werckmeister*, 1994 et 2000), en étroite collaboration avec l'écrivain.

Avec *Guerre et Guerre*, le lecteur reçoit une invitation qui excède également les limites physiques du roman, mais de manière différente : il faut lui adjoindre (comme l'éditeur le prévoit au moyen d'un ingénieux dispositif) *La Venue d'Isaïe*, une brève « lettre » qui vient l'augmenter, ainsi qu'une plaque effectivement apposée sur la façade du Musée suisse à Schaffhausen, le 27 juin 1999. Ain-

**Il suffit de plonger dans le roman, de s'y laisser prendre, de se laisser faire par la longue phrase, sombre et sensuelle**

si, la littérature s'ouvre et se clôt ici en se matérialisant à l'extérieur d'elle-même.

Et pourtant tout se joue à l'intérieur. Car ceux qui considèrent László Krasznahorkai comme un auteur ésotérique ne savent pas à quel point ils ont raison. Sauf qu'au sens figuré, on substituera le sens propre. *Guerre et Guerre* n'est pas inaccessible, bien au contraire. Il démontre même constamment sa propre accessibilité. Car tout est là : dans le livre. A l'intérieur du livre, dans le lit de chaque page, de chaque

paragraphe. Il faut connaître le texte, l'accueillir tout entier. La phrase est longue, certes, mais elle est « le produit d'une rigueur insensée ». Le lecteur de *Guerre et Guerre* se reconnaîtra dans Korim quand il évoque le mouvement démoniaque du manuscrit qui le possède : « Une phrase interminable se présentait, et elle se démenait pour être la plus précise et la plus suggestive possible, (...) les mots affluaient dans les phrases et s'enchevêtraient, se télescopiaient, mais pas à la façon d'un carambolage sur la voie publique, non, plutôt comme dans un puzzle dont la résolution était vitale. » Et comme lui, il sera bouleversé. Mais plutôt que l'apocalypse offerte à Korim, on lui prédit un autre genre de révélation, celle d'un texte étonnamment sensuel, intense dans la langue et au-delà d'elle, incroyablement réaliste en dépit de ses fantaisies romanesques et de l'itinéraire affolé de son personnage. *Guerre et Guerre* est absolument indispensable. ■

**GUERRE ET GUERRE**  
(*Háború és háború*),  
de László Krasznahorkai,  
traduit du hongrois  
par Joëlle Dufeuilly,  
Cambourakis, 282 p., 24 €.

**LA VENUE D'ISAÏE** (*Megjött Ézsaiás*),  
du même auteur, par le même  
traducteur, Cambourakis, 32 p., 6 €.

## L'école des femmes

L'Italienne Goliarda Sapienza raconte ses années de détention – une expérience pour elle libératrice

FABIO GAMBARO

C'est entre les murs d'une prison que Goliarda Sapienza reçut, en 1980, « un cours accéléré de vie ». Arrêtée à la suite d'un vol de bijoux dans l'appartement d'une amie, l'écrivaine italienne (1924-1996) fut détenue à Rebibbia, la grande prison pour femmes de Rome. Depuis plusieurs

dans sa vie alors en crise », explique l'éditeur dans la note qui ouvre *L'Université de Rebibbia*, publié en 1983 et traduit aujourd'hui en français.

En alternant description et réflexion, compassion et colère, ironie et émotion, la romancière, qui s'approprie les dialectes et le langage de ses codétenues, y raconte cette expérience humaine radicale au contact d'un monde jusqu'alors inconnu. Un monde, au début, « mystérieux et puissant » qui la panique, car « à chaque pas on sent qu'on s'enfoncé et qu'on ne pourra plus redevenir

**L'UNIVERSITÉ DE REBIBBIA**  
(*L'Università di Rebibbia*),  
de Goliarda Sapienza,  
traduit de l'italien  
par Nathalie Castagné,

incroyable qui court, se bouscule, salue en faisant de grands gestes ».

« Potentiel révolutionnaire »

Page après page, Goliarda Sapienza relate son quotidien et peint les portraits de ses compagnes de malheur. Les femmes du peuple comme Marò, la Jeanne d'Arc de la pègre ravagée par l'alcool et la drogue, Ramona la Gitane, Mamma Roma la magicienne... Mais aussi Roberta et Marcella, en prison pour leurs activités politiques, ou la belle « radi-

seul potentiel révolutionnaire qui échappe au nivellement et à la banalisation presque totale qui triomphe au-dehors ».

La prison de Rebibbia – un lieu entre « zoo et (...) théâtre underground » – devient pour elle « une grande université cosmopolite où chacun, s'il le veut, peut apprendre le langage premier », c'est-à-dire « le langage profond et simple des émotions ». Ainsi, le traumatisme de l'arrestation et de la détention laisse progressivement la place à la conscience de vivre une expérience fondamentale dans un lieu d'initiation à une réalité autre.

## Sans oublier

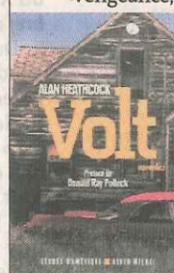
### La fable des va-nu-pieds

Il est le plus mexicain des auteurs allemands. Allemand, d'ailleurs, si l'on veut, n'ayant gardé sa langue maternelle que pour écrire. Occupé pour le reste à disparaître, à s'effacer derrière une foule de noms d'emprunt et de nationalités fictives. Une pelote d'identités telle qu'il reste toujours un mystère. B. Traven, même si l'on apprend après sa mort, à Mexico en 1969, qu'il aurait été en réalité Ret Marut (déjà un pseudonyme), un acteur, journaliste et activiste anarchiste contraint de fuir son pays au début des années 1920. Eric Faye s'est inspiré de son tortueux parcours pour son roman *L'Homme sans empreintes* (Stock, 2008). Réfugié au Mexique, ses livres s'attachent pleinement à sa nouvelle terre. Connus surtout pour *Le Trésor de la Sierra Madre* (Sillage, 2008), adapté au cinéma par John Huston en 1948, son œuvre compte une vingtaine de titres. *L'Armée des pauvres* (1927), traduit pour la première fois en français, raconte la geste, au début du XX<sup>e</sup> siècle, d'une troupe de peones en guerre contre les nantis qu'embarque au cri de « Terra y libertad ! » un jeune général aussi misérable qu'eux. Sous la forme d'un roman d'aventures, c'est de la révolution mexicaine qu'il s'agit. D'Emilio Zapata aussi. Traven en fait une fable sur la domination et le pouvoir humaniste et grinçante. ■ Xavier Houssin

► *L'Armée des pauvres* (*General kommt aus dem Dschungel*), de B. Traven, traduit de l'allemand par Robert Simon, Cherche-Midi, 400 p., 21 €.

### En terre promise

Premier livre de l'Américain Alan Heathcock, *Volt* est un recueil dont chaque nouvelle pourrait constituer l'un des chapitres du même roman. Car le personnage principal est avant tout Krafton, une petite ville imaginaire de l'Amérique profonde, plongée dans un ennui une torpeur que ne viennent secouer que les poussées de violence et de désespérance de ses habitants. On suit ainsi le quotidien et les sort de routes d'habitants dont le destin se colore rapidement d'une dimension biblique : crime, vengeance, loi du talion, déchainement des élé-



ments, font de ce microcosme un laboratoire des passions humaines. Si la logique de certaines histoires reste parfois obscure, à l'image des âmes tourmentées qu'elles dépeignent, le tableau d'ensemble est tout simplement saisissant. ■ Florence Bouchy

► *Volt*, d'Alan Heathcock, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Olivier Colette, Albin Michel, 300 p., 23 €.

### Un fabuleux pèlerinage

Intime de Lovecraft et pilier de la revue littéraire *Weird Tales*, traducteur autodidacte de Baudelaire et poète « décadentiste » à la langue précieuse et opulente, Clark Ashton Smith (1893-1961) est un des fondateurs, avec Robert Howard, de la fantasy américaine. Il nous revient avec cette *Flamme chantante* de 1931, une nouvelle fantastique où rayonne sa fascination pour les civilisations perdues et le sacré archaïque. Parti sur les traces d'un ami disparu, le narrateur accède, via une faille temporelle, à une cité fabuleuse, lieu d'un pèlerinage cosmique dont le but ultime est une immolation au cœur dévorant d'un brasier mélodieux. Pro-

CLARK ASHTON SMITH  
*La Flamme Chantante*

orffvée et visions extatiques, quête initiatique et désir obsessionnel de dire l'indicible marquent ce conte ciselé par le « Keats du Pacifique ». ■

François Angel

► *La Flamme chantante* (*The City of the Singing Flame*), de Clark Ashton Smith, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Joachim Zemmour, Actes Sud, « Un endroit où aller », 112 p., 14 €.

### Amarres larguées

Deuxième étape de ce vertigineux voyage au cœur de toutes les fictions proposé par Miquel de Palol avec sa trilogie du « Jardin des sept crépuscules ». Poète et architecte, l'écrivain compose une fresque qui embrasse les enjeux du